

cés vers les lieux saints, leur première action fut de courir à la maison de Nazareth pour la vénérer et y consacrer leurs armes. Le pieux empressement de ces soldats du Christ, et plus tard, le zèle ardent de St. Louis, qui ne craignit pas de s'abaisser jusqu'à y déposer son diadème, et qui s'empressa de rebâtir avec le plus de magnificence le temple construit par Hélène, prouvent assez qu'elle existait encore au 13^{ème} siècle en Orient, et qu'elle était plus que jamais chère à tous les cœurs chrétiens. Disons aussi que plusieurs papes voulurent bien y aller en personne, et l'honorèrent de leurs présents.

Mais il était arrivé le moment de désolation pour la Judée, et de gloire pour la maison de Nazareth. Le grand Saladin détruisit tout, et Nazareth en particulier. Le magnifique temple, construit par St. Louis, n'échappa pas à ses coups, et fut complètement rasé. Nous verrons au prochain No. par quelle insigne faveur du Ciel la Ste. Maison échappa aux coups de Saladin. A. H. G.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 21 AVRIL 1860.

— La correspondance suivante pourrait faire suite à une lettre, datée de St. Joachim que nous avons publiée au commencement de l'année. Nous croyons faire plaisir à nos confrères en la faisant paraître, car, à juger tout le monde par nous mêmes, tout ce qui a rapport au *Petit Cap* aura toujours un charme inexprimable ; — on s'attache si naturellement à un lieu où l'on a passé les plus heureux jours de sa vie d'écolier. D'ailleurs plusieurs de ceux qui liront ces détails, ont participé aux bruyants plaisirs de *Liesse*, et ne manqueront pas d'y reconnaître un tableau fidèle de ce qui se passe ordinairement dans ce charmant séjour.

La Pantomime.

M. le Rédacteur.—Vous connaissez sans doute la *pantomime*, et vous avez dû regretter plus d'une fois qu'un si bel amusement soit presque totalement effacé de la liste de nos jeux. Sa disgrâce me paraît d'autant plus surprenante qu'il possède au suprême degré les deux qualités jugées suffisantes par le poète pour remporter tous les suffrages,—l'utile et l'agréable.—Agréable au point de vue du plaisir que procure toujours le drame, qui entre essentiellement dans son organisation, et utile en ce qu'il grave les faits d'histoire dans les esprits, en ce qu'il exerce le jugement et la pénétration, et surtout en ce qu'il accoutume à un geste naturel, si

nécessaire à ceux qui seront appelés plus tard à parler habituellement devant le public. Cette dernière considération doit être d'un grand poids en sa faveur, et si je me fusse proposé de faire une dissertation en règle sur ce jeu, je me serais fait fort de prouver qu'une des causes de la décadence de l'art oratoire, c'est l'espèce d'antithèse que la plupart des orateurs de nos jours semblent vouloir mettre entre leurs gestes et leurs pensées. On voit dans plusieurs endroits que les anciens s'appliquaient,—non pas peut-être à la pantomime telle que nous la faisons,—mais à rendre leurs pensées par les mouvements du corps ; aussi leurs discours produisaient-ils des effets auxquels peuvent à peine prétendre les plus parfaits orateurs du dix-neuvième siècle.

—La pantomime consiste à représenter un fait d'histoire, en faisant agir et parler les personnages qui y entrent, sans qu'il soit pourtant permis de proférer une seule parole. Voici les explications qu'en donne le " Livre des jeux " MM. les habitués de la Petite et de la Grande Salle pourront en tirer quelque profit.

" On se divise en deux camps, le camp passif qui contient les spectateurs, et le camp actif qui renferme *la troupe*. Les acteurs choisissent dans l'histoire un trait saillant qu'ils représentent *le plus naturellement possible*, et en observant un silence profond. Si le camp passif ne peut deviner le sujet de la pièce, les acteurs en commencent une nouvelle, et ne cèdent leur place que lorsque leurs adversaires ont deviné juste."

Comme les décors manquent ordinairement, on y supplée en faisant usage de tous les objets qui sont sous la main ; par là on fait souvent des rapprochements qui ne sont pas toujours évidents d'abord, mais qui n'égayent pas moins par leur originalité, lorsqu'on a découvert leur application.

Iter per præcepta longum, per exempla breve, dit un proverbe ; je donne un exemple.

Dans les détails suivants, j'ai essayé de donner un compte rendu d'une soirée que nous avons employée à ce jeu au Petit-Cap. J'aurais pu embellir ce rapport, y ajouter des nuances : mais je me suis regardé comme secrétaire de l'assemblée, et je sais qu'un procès-verbal doit être avant tout exact et véridique.—Nous étions divisés en deux camps, et le camp actif, d'après les conventions, avait droit de jouer deux pièces. La première, dont le sujet était le *Corbeau et le Renard*, fut choisie, non pas comme trait saillant de l'histoire, mais pour la *mise en scène*. Elle eut un succès fou, grâce aux talents naturels du *Corbeau*, et fut suivie de la pié-

ce principale, tirée de l'histoire Sacrée.—Moïse monte au Sinaï pour recevoir les commandements du Seigneur, et le peuple juif ennuyé de l'attendre force Aaron à lui faire des dieux à la ressemblance de ceux des Egyptiens. Celui-ci fabrique le Veau d'or, et attire sur lui-même et sur le peuple la colère de Moïse à son retour.—Tel était le sujet ; voici à peu près comment on réussit à le représenter.

Au fond de la salle était la montagne sacrée figurée par une table sur laquelle était étendu un tapis vert, qui couvrait aussi deux chaises,—tant pour représenter les accidents du terrain que pour faciliter l'ascension du législateur.

La scène s'ouvre par plusieurs coups de tonnerre, effectués au moyen de grosses pierres qu'on roulait derrière les rideaux ; aussitôt les Israélites au nombre de six (chacun représentant cent mille) se prosternent avec violence, et un homme à l'aspect quasi grave, se dirige vers la cime de la montagne, où il disparaît derrière l'épais nuage d'un drap blanc.

Longtemps le peuple reste comme anéanti d'effroi, lorsqu'enfin certains mouvements indiquent que la confiance commence à renaître au fond des cœurs. On se lève ; apparemment on est charmé de se voir sain et sauf, car on se donne la main en signe de félicitation.—Je ne sais pas si c'était là une coutume juive,—mais ici comme ailleurs, il fallait faire des sacrifices aux préjugés des spectateurs. Lorsqu'on eut ainsi exprimé la joie dont on était animé de part et d'autre, on attendit quelque temps ; mais dans les regards inquiets dirigés vers la montagne, on pouvait lire l'ennui que causait déjà l'absence prolongée de Moïse. Bientôt un mécontentement général se manifesta par des signes non équivoques, et quelques uns des plus violents proposèrent de se rendre jusque sur la montagne même, afin de s'assurer si Moïse ne les avait pas entièrement abandonnés ; mais personne ne voulut diriger le mouvement et le projet tomba.

—Que faire ? Vivre ainsi dans l'attente, c'était la mort même.—Non, puisque leur législateur les avait ainsi délaissés, [ici les gestes devinrent très-expressifs] il fallait, à l'instar des Egyptiens, se faire des dieux qui demeurassent toujours parmi eux. Cet avis fut adopté et, d'un commun accord, on se dirigea vers Aaron, qui, par un malheureux anachronisme, lisait les Prophètes, et se distinguait des lévites qui l'entouraient par un air grave et un gros bonnet de nuit empaillé, qui lui couvrait le chef. Il ne fut rien moins qu'édifié par les propos de ses compatriotes ; les roulements d'yeux qu'il exécuta indiquaient assez clairement qu'il était rempli d'une sainte horreur. Cepen-